

Usage d'internet et sociétés plurielles dans le monde swahili

Jean-Claude Penrad

▶ **To cite this version:**

Jean-Claude Penrad. Usage d'internet et sociétés plurielles dans le monde swahili. Revue historique de l'océan Indien, 2006, Science, techniques et technologies dans l'océan Indien : XVIIe-XXIe siècle, 02, pp.266-276. hal-03412337

HAL Id: hal-03412337

https://hal.univ-reunion.fr/hal-03412337

Submitted on 3 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Usage d'Internet et sociétés plurielles dans le monde swahili

Jean-Claude Penrad
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), Paris

La communication, à travers ses vecteurs, constitue l'un des opérateurs les plus importants des sociétés humaines. L'oralité, le langage des signes, les représentations graphiques, la musique, les échanges économiques, les pratiques religieuses, la mise en forme d'un territoire et des lieux de vie, tous ces domaines participent de la complexité des phénomènes de communication. Ceux-ci s'insèrent dans le quotidien et permettent la transmission des savoirs, de la mémoire, comme ils favorisent la reproduction et la transformation des sociétés. Au-delà du contact direct, de la proximité nécessaire des individus, dans la suite des siècles, des supports matériels ont soutenu la transmission à distance des connaissances, des informations commerciales, politiques, sociales, culturelles et religieuses. L'écriture sur papier, puis l'imprimerie ont introduit des potentialités nouvelles permettant à l'information de traverser l'espace et le temps malgré l'éloignement et la mort biologique. L'organisation interne des sociétés, comme leurs échanges dialogiques ou leurs confrontations, ont traduit ces avancées technologiques. Plus tard l'accélération des transports, la mise en place des messageries, des postes et des télétransmissions ont à leur tour favorisé l'intégration planétaire des communications et du même coup le rapprochement entre les hommes. Cette tendance va se trouver considérablement démultipliée avec l'apparition d'Internet.

Les sociétés de l'aire swahili, incluant l'archipel des Comores, se sont reproduites dans la longue durée. Etroitement associées aux échanges commerciaux, culturels et religieux, elles représentent des modèles dynamiques de structurations humaines, dans la dispersion et la diversité communautaire. Pendant des siècles, les échanges océaniques ont dépendu du balancement des moussons, alors que les transactions avec l'intérieur du continent africain se sont articulées avec le trafic esclavagiste, le commerce des denrées, les alliances et les guerres. Dans l'histoire, le navire peut-être considéré comme le véhicule premier de l'information entre les cités et avec l'outre-mer. Par ailleurs, la nature plurielle des sociétés swahili fait que des ensembles communautaires, plus ou moins circonscrits, y trouvent place. Ainsi, à partir du XIX^e^ siècle, l'arrivée de négociants du sous-continent indien a contribué à la définition du paysage actuel des cités côtières et insulaires de l'océan Indien occidental.

L'objet de cette présentation sera de relever, en s'appuyant sur quelques exemples, comment une invention technologique, Internet, a, de façon ambivalente, renforcé d'un côté l'identité, l'intégration des sociétés swahili et de leurs caractéristiques plurielles, mais aussi, à l'opposé, a permis d'insérer certaines composantes de ces sociétés dans des réseaux politiques, idéologiques et religieux notamment, peu soucieux de la localité, sinon comme relais d'influence.

L'apparition, ou plutôt la généralisation d'Internet devient effective au début des années 1990. C'est aussi la période où certains pays de l'océan Indien débattent de l'introduction du multipartisme et de la pluralité sociale, deux notions très malmenées depuis les indépendances (révolution de Zanzibar, expulsion des Indiens d'Ouganda, « africanisation » des cadres et des professions, mercenaires et coups d'Etat aux Comores). Dans le même temps nombre de citoyens de ces pays vivent en diaspora. En Amérique, en Europe, dans le sous-continent indien, dans les pays arabes, ailleurs en Afrique, des jeunes partis étudier, des commerçants et des politiques exilés, des parents en quête de travail maintiennent tant bien que mal des contacts avec leur pays d'origine en utilisant les possibilités de la poste et les voyages de ceux qui font le lien avec le pays. C'est ainsi qu'au Canada, deux étudiants doctorants, originaires de Zanzibar, Kassim Abdulrahman Abdullah et Hassan Omar Ali, respectivement doctorants en « Biomechanics » et en « Electrical Engineering », créent un forum dédié à l'échange de nouvelles, d'informations et d'opinions entre les membres de la diaspora zanzibarite au Canada, puis dans le monde entier, avant même que l'île de Zanzibar ne soit connectée au réseau. Zanzinet est officiellement créé en août 1994, après les expériences antérieures de Wananet et de Tanzanet débutées en 1992. Selon ses créateurs, la mission de Zanzinet serait « *(...) to promote and celebrate the racial and cultural diversity of Zanzibaris and their social, intellectual and economic development. As a discussion forum, Zanzinet seeks to expand and deepen the culture of critical and independent thinking while observing tolerance and the respect of the integrity of individuals* »[1]. Toute personne, ayant soumis son inscription et ayant été cooptée par les modérateurs du forum, reçoit en temps réel des messages provenant des autres membres, et peut y répondre dans l'instant. Très vite ce réseau va constituer une réalité virtuelle de Zanzibar échappant aux détenteurs du pouvoir politique et reflétant les opinions, les certitudes, les inquiétudes, les espoirs et les engagements des uns et des autres, dans leur diversité individuelle, confessionnelle et communautaire. Chacun s'y exprime librement, sous son vrai nom ou sous un pseudonyme. Les débats qui s'engagent abordent tous les domaines touchant à l'actualité, à l'histoire, à la religion, à l'identité insulaire, aux questions relatives au développement. Dans ce contexte émergent à nouveau des problématiques qui semblaient bannies du discours depuis la révolution de Zanzibar, notamment sur la diversité humaine qui caractérise la société sur les deux îles (Pemba et Unguja). Par Internet, les représentants de la diaspora s'invitent dans le débat national et réinvestissent l'histoire et la mémoire sociale, surtout celle occultée par l'idéologie.

En fait, ce forum prolonge la coutume du *baraza*. Celle-ci consiste, à Zanzibar, à ce que quelques hommes se retrouvent quotidiennement, ou avec une périodicité rapprochée, en un espace situé dans une rue, sur une place, devant un édifice public ou une mosquée, ceci avant de discourir en confiance de l'actualité, des nouvelles locales et des grandes questions qui occupent les esprits, qu'elles concernent le sport, la politique ou les modes de vie. Ces *baraza* dispersées en tout point des villes et des villages réunissent des hommes qui se sont tacitement cooptés. Ainsi, un intrus ne peut être toléré qu'un moment, sans qu'on aborde des questions jugées sensibles devant lui. Un certain degré de confiance et de tolérance est nécessaire pour

1. http://www.zanzinet.org/

partager l'expérience du *baraza*. Avec la création de « Zanzinet », c'est un gigantesque *baraza* virtuel qui est mis en place. En effet, l'innovation provient d'abord de la disparition d'un espace, donc de l'effacement de la proximité physique des participants, où les décalages horaires s'estompent. Chaque instant, d'un bout à l'autre de la Terre, peut être l'occasion d'intervenir. Il n'y a plus le temps du *baraza*, où les membres se retrouvent après la sieste des jours torrides, entre la prière du couchant et celle du soir, ou bien quand l'ombre d'un manguier, ou d'un autre arbre de taille, apporte sa fraîcheur... Cette annihilation du temps participe à l'accélération des échanges d'informations et d'opinions. Au non-lieu, désormais investi par l'anthropologie, il faut ajouter un non-temps, les deux prenant sens pour les individus eux-mêmes mais aussi influant sur les réalités sociales et politiques, voire religieuses, concernées. Une autre transformation est liée à la démographie et à l'origine sociale plus variée des participants au forum. C'est notamment le cas avec la prise de parole des femmes, très peu présentes dans les *baraza*, sinon par accident ou de façon anecdotique. Tout se passe comme si le message lu sur l'écran d'un ordinateur, était dépouillé de certaines de ses qualités humaines, de ses connotations, de ses couleurs, périphériques mais pourtant effectives *in situ*, dans la réalité d'un lieu de vie partagé. Les différences de genre sont abolies par Internet, ce qui est effectivement une innovation sociale de poids, mais ne nous y trompons pas, ceci n'a d'efficience que dans la virtualité partagée. Ainsi des participants des deux sexes, se retrouvant en un même lieu, pour une manifestation culturelle ou politique, retrouveront leurs identités sexuées et les codes de conduite correspondants. Internet dans certaines de ses particularités autorise donc de biaiser avec certaines normes sociales, mais pour l'instant il n'est pas évident qu'il les bouleverse vraiment ou durablement.

Depuis l'étranger également, en l'occurrence la France, la création en 1997, d'un réseau semblable, la liste « Habari », concerné par les Comores, va également permettre à la diaspora comorienne de débattre en direct des problèmes de l'archipel. Ainsi, par exemple, en 1999, la question du *Anda*, le Grand Mariage comorien, a-t-elle été vivement débattue entre, d'un côté, les détracteurs de cette coutume très coûteuse, d'un autre, les critiques constructifs et, enfin, les partisans inconditionnels. Un anthropologue australien ayant travaillé sérieusement sur le sujet, s'est même invité naturellement dans le débat. Pendant une première période, les habitants de l'archipel, comme cela a été le cas au début de « Zanzinet » pour ceux de Zanzibar et de Pemba, ne connaîtront des messages échangés sur ce réseau que les tirages papiers éventuels qui circuleront de photocopies en photocopies. L'introduction des ordinateurs sur les îles ne se fera que lentement. Le coût du matériel et les problèmes d'alimentation électrique continuels gênent la progression du parc ordinateur. A Ngazidja, la Mission de Coopération française aidera à l'équipement du Centre d'action culturel du quartier de Mtsangani, dans le cœur historique de Moroni. A côté d'un petit studio de télévision, une salle informatique, assez vite reliée à Internet, permettra à des jeunes, dans un premier temps, de s'initier à ce nouvel outil. Plus tard, des centres Internet privés, tolérés par le régime qui perçoit tout l'avantage que l'on peut tirer de cette nouvelle technologie, dans un contexte très difficile où l'enseignement n'est plus assuré de façon correcte, vont se développer.

Internet apparaît comme une bouée de sauvetage de la connaissance pour celles et ceux qui persistent à vouloir apprendre et se cultiver, malgré des temps très

difficiles. Le forum va rapidement évoluer, vers le site « Mwezinet ». Il apparaît très vite que la vitalité d'un site doit beaucoup à la confrontation des points de vue, même si parfois, dans certains cas désolants, l'invective et les jugements à l'emporte pièce en irritent plus d'un. Des sites concurrents ou parallèles essaieront de rivaliser avec cette première initiative, mais sans jamais l'égaler, sans doute parce que trop partisans, donc plus restreints. « Mwezinet » va se démultiplier. Le pivot demeure l'information avec le portail « Comores-infos »[2], diffusant une newsletter envoyée aux abonnés et offrant des liens vers la presse comorienne qu'elle soit officielle *(Al-Watan)* ou autonome *(Le Matin des Comores, La Gazette des Comores)*. Le deuxième ensemble, conservant l'appellation « Mwezinet », se veut une encyclopédie des Comores abordant de nombreux domaines culturels, éducatifs, gastronomiques, environnementaux, politiques, religieux ou autres. S'ajoutent aussi des liens avec des entreprises commerciales liées au tourisme, aux transports, à la vente en ligne de productions locales, et d'objets intéressant les collectionneurs. Des renvois plus ou moins actifs vers des partenaires permettent parfois de découvrir des initiatives très encourageantes comme ce site sur l'histoire et la culture de l'archipel des Comores, « MasiwaNet »[3], et la maison d'édition unique et courageuse « Komedit »[4]. Cette dernière, en éditant des ouvrages écrits par des écrivains, des historiens, des essayistes et des polémistes comoriens, donne une dimension plus ambitieuse au vaste courant d'échanges déployé sur Internet, en même temps qu'elle bénéficie de ce remarquable instrument de promotion de son catalogue qui serait resté trop confidentiel sans l'existence de ce réseau. Il convient de remarquer que, comme pour « Zanzinet » dans sa parenté culturelle avec le *baraza*, « Mwezinet » peut, en tout cas à son début de la liste « Habari », être comparé au *bangwe*, ce lieu des discussions entre gens d'un même quartier, d'une même classe d'âge, d'une même position sociale. Comme à Moroni, aux *bangwe* de Badjanani, de Gobadjou ou de Caltex, les nouvelles circulent, les jugements s'aiguisent, les opinions prennent corps, mais cependant dans un non-lieu, dans un espace virtuel partagé par tous, y compris là aussi par des femmes qui s'expriment sans détours bien qu'elles n'aient pas l'habitude de fréquenter les *bangwe*.

A côté de ces sites fréquentés par tous les nationaux des pays concernés, vont apparaître d'autres types de réseaux qui se rattachent directement à la nature plurielle des sociétés du monde swahili. Certains sont institutionnels, expressions de composantes religieuses ou ethniques, voire nationales, d'autres, œuvres d'individus, manifestent la volonté de retrouver des racines, de réaffirmer une identité historique souvent malmenée par les événements de ces dernières décennies, à ce titre, pour leurs auteurs, ils participent au moins d'une thérapie individuelle, en réévaluant ainsi leur passé ou celui de leur famille.

Il est remarquable que ce soit des groupes communautaires minoritaires localement, démographiquement et même religieusement, qui investissent cette nouvelle technologie de communication. Ainsi, par exemple les shi'ites duodécimains originaires pour la plupart du Gujarat, issus d'une scission, intervenue à la fin du XIX^e^

2. http://www.comores-online.com/
3. http://perso.wanadoo.fr/masiwanet/
4. http://www.komedit.org/

et au début du XX^e siècle, parmi les Khoja isma'iliens, se sont-ils rapidement engagés dans la mise en œuvre de relais Internet, que ce soient des sites à visées pédagogiques (religion et histoire), des forums, des informations religieuses ou même des annonces privées. Ce faisant, cette facilité avec laquelle ils semblent se glisser dans le monde d'Internet, prolonge ici aussi, comme c'était le cas pour les *baraza* de Zanzibar et les *bangwe* des Comores, des initiatives qui les distinguaient depuis leur constitution en groupe autonome, même si entre eux il a pu y avoir des factions qui se sont opposées, comme à Mombasa ou à Zanzibar. Au début du XX^e siècle le magazine « *Samachar* », rédigé en gujarati puis aussi en anglais, avait déjà été lancé par un shi'ite duodécimain de Zanzibar, Fazel Janmohammed Master, fondateur d'une imprimerie, les *Husaini Printing Press*, en 1901. Il visait à informer ses coreligionnaires, mais pas seulement eux, des nouvelles locales, des réglementations en vigueur introduites par les colons britanniques, des arrivées et des départs de navires, des prix des denrées. Parfois même, dans certains numéros spéciaux, des notices historiques et des chroniques biographiques, concernant les différentes communautés d'origine asiatique (bohora, goanais, parsi zoroastriens, khoja isma'iliens et duodécimains, hindu), était proposées. Par la suite, la naissance du courant shi'ite duodécimain ayant été vécue dans la contestation et étant accompagnée par l'émergence de rivalités[5], il est apparu à de nombreux shi'ites qu'il convenait de réduire les divergences, de regrouper les moyens et de coordonner les actions, notamment de formation religieuse, en se dotant régionalement de structures communautaires adaptées[6].

C'est ainsi que la *Federation of Khoja Shia Ithna'asheri Jamaats of Africa*, sera créée en mai 1946[7]. Elle regroupe des représentants provenant de tous les pays de l'océan Indien occidental et d'Afrique où des communautés duodécimaines existent. Depuis lors, un effort important a été fourni pour partager les moyens financiers, pour organiser le bien-être communautaire, et surtout, pour renforcer les structures d'information, d'éducation et celles nécessaires à l'approfondissement religieux, en liaison avec les grands centres shi'ites, d'Iraq, d'Iran, comme de l'Inde et du Pakistan. *La Bilal Muslim Mission* sera créée à Dar-es-Salaam en 1964[8], afin de développer l'enseignement religieux au sein des communautés existantes, puis progressivement en direction d'autres personnes, africaines essentiellement, musulmanes ou non, pour les convertir à l'islam ou les rattacher à la branche du shi'isme. Depuis 1968, cette institution publie deux magazines, *The Light* en anglais et *Sauti ya Bilal* en kiswahili. Elle organise également des enseignements par correspondance « *Islamic Correspondence Courses* » qui ont touché plusieurs milliers d'élèves, en Afrique orientale d'abord mais aussi bien au-delà, outre-mer. A la faveur de donations

5. Ainsi, après la création à Zanzibar de la première mosquée shi'ite, de son *imambara* et d'une association *(Khoja Shia Ithnashri Kuwwatul Islam Jamaat)* en 1882, une deuxième association *(Khoja Shia Ithnashri Hujjatul Islam Jamaat)*, avec sa mosquée et son imambara verront le jour peu de temps après, lors du passage d'un grand religieux d'Hyderabad.

6. Jean-Claude Penrad, « La présence isma'ilienne en Afrique de l'est. Note sur l'histoire commerciale et l'organisation communautaire », *in* D. Lombard et J. Aubin, éds, *Marchands et hommes d'affaires asiatiques dans l'océan Indien et la mer de Chine, XIII^e-XX^e siècles,* Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1988, pp. 221-236 ; et Jean-Claude Penrad, « *Sauti ya Bilal,* ou les transformations de l'Islam shi'ite missionnaire en Afrique orientale », *Islam et sociétés au sud du Sahara 2,* 1988, pp. 17-33.

7 Duodécimain et ithna'asheri qualifient la même appartenance à un courant shi'ite, connu comme celui des douze imams.

8 Une branche très active se développera à Mombasa à partir de 1971 et par la suite environ 35 autres ramifications seront créées, principalement en Tanzanie.

provenant de la communauté shi'ite khoja, l'institution missionnaire a pu rationaliser et développer régulièrement ses activités. Ainsi, elle dispose, depuis 1980, de ses propres moyens d'impression lui permettant d'éditer sans intermédiaires ses magazines et ses ouvrages, essentiellement religieux et pédagogiques[9]. La révolution iranienne, et l'installation, en 1979, d'un régime politique shi'ite vont aussi favoriser un certain prosélytisme accompagné de publications écrites ou traduites en kiswahili, diffusées depuis l'Iran, à destination des communautés shi'ites, mais pas seulement. La survenue d'Internet, moins de vingt ans plus tard va permettre de resserrer les liens communautaires, d'adapter l'effort prosélyte et de rendre accessible en permanence les fondements du shi'isme et les commentaires qui les accompagnent. De fait, Internet va prolonger ce qui avait été entrepris depuis le début du XX^e^ siècle, au moyen d'autres vecteurs imprimés ceux-là. Ainsi, au-delà de ce qu'avait permis le magazine *Samachar*, le périodique *Salsabil* lancé par Gulamhusain Mohammed Vali Dharsi et Mohammed Jivraj dans les années 1920, jouera un rôle important dans la maturation des idées unitaires parmi les shi'ites duodécimains de l'océan Indien occidental.

Les sites créés par les shi'ites de la région sont bien sûr fréquentés en priorité, notamment du fait de la diffusion de nouvelles locales, contextualisées, concernant directement la vie des gens. Il est aussi toujours possible de se référer à d'autres sites Internet shi'ites, ou de les copier, d'y faire son marché, selon leur qualité et l'abondance des informations qu'ils livrent, que ceux-ci soient l'expression des Indopakistanais d'Afrique orientale, ou d'autres composantes du monde shi'ite, ils suivent presque tous un même modèle éditorial de base. Quant à elle, la *Federation of Khoja Shia Ithna'asheri Jamaats of Africa* a créé son propre portail[10]. Après un chapitre de rappel historique concernant les Khoja ithna'asheri et la Fédération elle-même, les rubriques accessibles, maintenues par des bénévoles, donnent des informations institutionnelles, notamment sur les organisations satellites (éducation, jeunesse, sports, santé, habitat, religion, prospective), et nominatives (élus et responsables des différents comités et conseils). Les membres, s'ils le souhaitent, peuvent se faire inscrire sur un répertoire accessible en ligne, constitué indépendamment d'un autre qui donne les coordonnées d'entreprises commerciales, de transport ou artisanales, dirigées par des membres de la communauté, ceci dans la perspective de susciter des partenariats économiques ou pour le moins de fidéliser une clientèle sur une base communautariste. Une page dédiée aux *Jamaat*, aux associations régionales[11], par des renvois vers des sites locaux, plus ou moins bien entretenus, permet également aux voyageurs d'entrer rapidement en contact avec des parents ou des coreligionnaires que ce soit pour des raisons privées, professionnelles ou religieuses. D'autres rubriques favorisent la circulation des comptes rendus des assemblées de la Fédération, des récits concernant les commémorations, des annonces nécrologiques, des nouvelles communautaires, des archives sonores de discours ou de prêches importants. Un lien vers l'édition électronique de *Samachar*, devenu « *Federation Samachar* » offre, en accès libre, un magazine volumineux, entièrement tourné vers la vie communautaire, les considérations religieuses et l'actualité politique, sociale et culturelle. Des numéros de cette revue, plus anciens, remontant à mars 1997, sont accessibles en ligne.

9. Plus d'une centaine à ce jour, réparties à peu près également entre l'anglais et le kiswahili.

10. http://www.africafederation.org/

11. Burundi, deux au Congo, trois au Kenya, La Réunion, Madagascar, Maurice, deux au Mozambique, Ouganda, Yémen et 17 en Tanzanie.

La *Bilal Muslim Mission* dispose également de son propre site Internet[12], en anglais et en kiswahili. Cette politique réaffirmée de bilinguisme, décidée dès l'origine, marque un ancrage fort en Afrique orientale, au-delà de la communauté khoja elle-même, ceci dans une perspective prosélyte vers les nouveaux shi'ites africains. Actuellement, ce site est conçu comme une vitrine promotionnelle détaillant les domaines d'intervention, dressant un bilan de l'activité et proposant, aux personnes intéressées, l'inscription sur une « *Bilal Mailing List* » de façon à amorcer un dialogue via la diffusion d'informations religieuses et d'incitations à l'étude. Le développement de ce site, tout en confirmant son caractère est-africain par les vecteurs linguistiques utilisés, devrait favoriser un décloisonnement régional déjà perceptible, avant même sa création, avec les « *Islamic Correspondence Courses* » concernant des élèves des diaspora khoja et swahili, mais aussi provenant maintenant d'autres horizons, dans des espaces aussi divers que l'Afrique de l'Ouest, les Caraïbes, l'Amérique du Nord, le sous-continent indien, l'Indonésie et les Philippines.

L'internationalisation du réseau shi'ite d'origine indopakistanaise est renforcé par les nombreux liens recensés sur les sites. L'un des principaux étant celui de la *World Federation of Khoja Shia Ithna-Asheri Muslim Communities*[13], enregistrée au Royaume-Uni. Des ressources électroniques y sont proposées sur des sujets très variés allant du Qoran, de catalogues de prières rituelles, de leçons de Tawhid[14], à des considérations sur les droits de l'Homme en islam, à la vente de livres où à l'éducation des enfants. Ce site permet également d'entrer directement en contact, à travers la planète, avec de nombreuses organisations locales apparentées qui se sont dotées d'un portail Internet. Ainsi, par exemple, il n'est pas surprenant que, d'un bout du monde à l'autre, quiconque puisse se brancher sur le portail de la *Jafria Association of North America* (JANA)[15] pour y trouver, à la rubrique *Ashra online*, des reportages sur les mois de *Muharram*[16] de ces dernières années, notamment des enregistrements vidéo de prêches de *'Ashura* produits par certains lettrés, des ressources photographiques, ou pour découvrir les manifestations de ce mois sacré à… New York. De fait, la multiplication des sites participe au désenclavement des communautés régionales, même constituées en diaspora. Cette profusion semble renforcer ce sentiment d'universalité qui accompagne les musulmans, en abolissant les frontières étatiques, culturelles et historiques. Karbala, lieu du martyr de l'Imam Husein, demeure le centre sacralisé de cet événement, mais Londres, Mombasa, New York, Paris, Saint-Denis ou Zanzibar en deviennent des lieux naturels de représentation, d'intégration rituelle, dès lors que des croyants s'y trouvent, ceci sans complexe. Le statut de minorité des shi'ites, dans le monde musulman et, bien sûr, à l'échelle de l'humanité, et la mémoire des persécutions qu'ils ont subies dans l'histoire, s'estompe quelque peu lorsque les nouveaux média, et particulièrement Internet fonctionnant en temps réel, attestent de leur diversité humaine et de l'étendue géographique et sociale de leurs implantations.

---

12. http://www.bilalmission.org/
13. http://www.world.federation.org/
14. Réflexions sur l'Unicité divine.
15. http://www.jana.org/
16. Les dix premiers jours du mois de *Muharram*, culminant dramatiquement le 10e jour, celui de *'Ashura*, sont ceux où est intervenu le martyr de l'Imam Husein, petit-fils du Prophète, fils de 'Alî et de Fatima. Leur commémoration est d'une importance symbolique et rituelle remarquable dans l'islam tel que le vivent les shi'ites.

Des exemples semblables pourraient être produits, concernant d'autres minorités musulmanes entrant dans le paysage des sociétés plurielles du monde swahili. Ainsi, les Bohora, ces isma'iliens faisant remonter leurs origines à l'époque fatimide, ont-ils, comme beaucoup d'autres, investi les potentialités de la « Toile ». A travers ses institutions, cette communauté confessionnelle, dont le centre religieux se situe au nord-ouest de l'Inde, essaie de légitimer, historiquement, sa place dans la *Umma*, dans la communauté des croyants, ceci bien que longtemps restée secrète, parce que démographiquement résiduelle et continuellement menacée par les groupes musulmans dominants, notamment par certaines expressions politiques du sunnisme. Du Gujarat, vers l'Afrique orientale, les îles de l'océan Indien, l'Australie, l'Egypte, l'Europe et les Amériques, les Bohora sont aujourd'hui dispersés et leurs institutions religieuses, pour beaucoup centrées autour de la soumission au *Da'i al-mutlaq*, le représentant sur terre de l'Imam entré en occultation, contribuent à maintenir une cohésion communautaire souvent renforcée par une endogamie rigoureuse et des règles de pureté strictes. Internet permet, comme pour d'autres composantes diasporiques, d'actualiser au quotidien ce lien privilégié qui unit religieusement, culturellement et socialement ces isma'iliens. Mais dans le même temps, il leur donne aussi une visibilité qu'ils n'avaient pas auparavant. Ici, non seulement les sites virtuels sont conçus pour informer les adeptes, rappeler l'essentiel du dogme, de certains rituels et de l'histoire partagée, ils permettent de renforcer les liens des individus dispersés, de partager les grands événements (voyage du *Da'i*, mois de *muharram*), mais aussi ils sont une vitrine ouverte sur le monde, donnant à voir cette communauté[17]. En effet, à moins de concevoir des sites consultables uniquement avec la production d'un code, tout un chacun peut prendre connaissance de leur contenu (sauf pour les zones accessibles par abonnement) et découvrir pour une part ce qui historiquement ne s'exposait pas, relevait de cette notion de *taqiya*, de dissimulation protectrice. De fait, cette vitrine nouvelle, semblant rompre avec la discrétion historique habituelle des Bohora, prolonge la volonté relativement récente de ceux-ci d'affirmer leur identité musulmane à part entière, notamment par les références à leur origine fatimide, à une époque où leurs Imams détenaient le califat du monde de l'islam, entre le X^e^ et le XII^e^ siècles. Au-delà, Internet rend également visible l'apparition de tensions internes. C'est ainsi le cas avec l'existence, chez les Bohora, d'un courant réformiste[18] qui s'était déjà publiquement manifesté avec la publication du livre de l'un de ses chefs de file, Alî Ashgar Engineer[19]. Les moteurs de recherche aidant, ces sites « réformistes », concurrents de ceux considérés comme officiels, deviennent plus visibles et accessibles au plus grand nombre. La dissidence trouve là un média lui permettant de résister à l'étouffement et de trouver des soutiens.

Parmi les autres groupes diasporiques présents dans les sociétés plurielles du monde swahili et ayant mis à profit Internet, quelques exemples remarquables peuvent encore être cités à titre d'exemples, sans pour autant en développer ici les ramifications, ni en approfondir les implications présentes et à venir. Ainsi, des Yéménites, principalement ceux originaires du Hadhramaout identifiés comme Sayyid, comme descendants du Prophète Mohammed, sont-ils souvent distingués du

17. http://www.mumineen.org/
18. http://www.dawoodi-bohras.com/
19. Asghar Ali Engineer, *The Bohras*, Ghaziabad, Vikas House, 1980 (revised edition).

commun. La revendication de leur qualité de Sayyid, partout où ils sont présents dans l'océan Indien, a des implications sociales et religieuses importantes en termes de statut et d'autorité. Indépendamment de la contestation, par des réformistes musulmans, des attributs de prestige, de préséance religieuse, d'un charisme inné ou des savoirs infus qui leur sont souvent prêtés, l'authenticité de leur ascendance prophétique est quelques fois mise en doute. Une officine indonésienne de Djakarta, *al-Maktab Addaimi al-Rabithah al-Alawiyyah*[20], propose de tenir un registre de toutes les personnes considérées comme réellement sayyid et de délivrer des certificats. Ainsi pour les Comores, et l'Afrique orientale, il convient de remplir un questionnaire et de fournir la preuve de son lien de parenté avec Mwinyi Bahassane, un grand lettré de la localité de Ntsudjini, à Ngazidja, pour être inscrit sur le registre. Aucun site de cet organisme de certification n'a pu être encore repéré sur Internet, mais il est tout de même remarquable que certains autres s'emploient à établir, preuves généalogiques et documentation photographique à l'appui, les liens qui unissent certaines familles de Sayyid, en Asie du Sud Est principalement, avec des ancêtres attestés dans les cités saintes du Hadhramaout.

Des groupes confessionnels pratiquant, comme d'autres, une endogamie assez stricte, les Memon et les Cutchi, musulmans sunnites originaires du Sindh et du Cutch, ayant conservé, à des degrés divers, des cloisonnements sociaux hérités du système de caste hindou, ont également trouvé dans Internet une solution pour rompre leur isolement relatif. Pour certains groupes, il était devenu très difficile d'arranger des mariages localement, faute de candidats d'un sexe ou de l'autre. Un voyage outre-mer était souvent nécessaire pour contracter des alliances matrimoniales. Internet, par le biais de sites communautaires[21] ou spécialisés, offre une alternative moins contraignante, élargissant l'éventail des offres d'alliance tout en cherchant à satisfaire les souhaits individuels et collectifs des parties concernées. Ainsi les annonces du site memon détaillent-elles les particularités physiques des personnes inscrites, leur statut familial (célibat, divorce, polygamie, enfants à charge), leurs origines, selon le pays de naissance, le lieu de résidence, la nationalité et le sous-groupe, ou la pseudo-caste, auxquels ils sont rattachés. Le niveau d'études, les occupations professionnelles et les préférences religieuses, éthiques et culturelles, figurent également sur les fiches composant la base de données disponible.

Au-delà de la satisfaction des particularismes communautaires, et des revendications identitaires, Internet est devenu aussi un outil d'influence permettant d'atteindre des populations jusque-là accessibles avec retard, en décalage. Ainsi, le gouvernement indien a-t-il évalué l'avantage qu'il pouvait tirer d'une importante diaspora originaire de l'Inde, toutes commuautés et confessions confondues. Un site géré par des employés de l'Etat[22] propose à tous les émigrants, ou à leurs descendants, des informations utilitaires les concernant, comme des annonces professionnelles, en même temps que des statistiques, un inventaire mondial de la présence indienne accompagnant le rapport du *High Level Committee on the Indian Diaspora.* Ce type

20. Littéralement : le bureau permanent de la confrérie alawi. L'orthographe retenue est celle donnée par les documents en question.
21. http://wwwmemon.org.uk et http://www.worldmemon.org/ pour les Memon, ou http://www.sanalist.org/ en passant par l'intermédiaire du site de la Sindhi Association of North America.
22. http://indiandiaspora.noc.in/

d'initiative vise à maintenir des sentiments d'appartenance nationale parmi des populations qui sont parfois en but à des hostilités locales, et à entretenir des réseaux d'influence économique, voire politique.

Autrement, des institutions musulmanes ou des mouvements plus ou moins pérennes de la nébuleuse islamique utilisent abondamment cette nouvelle technologie. En mobilisant une idéologie articulée sur des notions rigides, censées représenter l'essence de la tradition musulmane, où les variations, les expressions culturelles n'ont aucune place, ils instrumentalisent les frustrations communes et les injustices qui accablent nombre de populations. A une mondialisation économique, politique et culturelle imposée par des rapports de forces favorables à un Occident dominé par l'Amérique, fait écho une autre mondialisation, contestataire et sans nuances, celle d'officines islamiques, s'imposant par-delà les frontières, les langues et les barrières communautaires, par le biais d'Internet. Ici, nous abordons un monde qui s'est rapidement développé et complexifié en maîtrisant les outils de communication. Les sites concernés sont innombrables et mobiles quand bien même beaucoup apparaissent comme de simples clones d'autres les ayant précédés. Ce nouveau territoire virtuel, aux effets sociétaux tragiquement concrets, mériterait des études intensives s'attachant aux acteurs, autant qu'aux contenus, aux logiques d'influence et d'action, et aux synergies pensées ou induites.

Enfin, avant de conclure, il convient de mentionner rapidement des niches non négligeables occupées par des sites personnels, conjuguant l'affirmation, ou la recherche, d'une identité particulière avec l'entretien d'une mémoire supposée flétrie ou occultée. Deux sites, parmi beaucoup d'autres, nous paraissent exemplaires et riches de contenu. L'un concerne Zanzibar et le second les shi'ites duodécimains originaires de Zanzibar. Le premier intitulé « *Zanzibar Unveiled* »[23], créé par Bargash, un jeune zanzibari vivant au Canada, est d'une grande richesse iconographique. Son projet est de livrer une documentation importante sur l'histoire du Sultanat de Zanzibar, sur des événements particuliers comme le bombardement britannique de 1896 ou la révolution de 1964, sur le patrimoine architectural et culturel, sur la diversité humaine des îles ou sur l'actualité. Par ce travail exemplaire et bien documenté[24], l'auteur proclame son attachement à ses origines et son engagement dans les débats contemporains. Le « *guestbook* » attaché à ce travail est également très instructif de par les réactions, élogieuses, documentaires ou partisanes, voire hostiles, qu'il recense. Le second site, « *Recollections. A must for 'Jangbarias'* »[25], créé par Abdulrazak Sheriff Fazal, résidant en Australie, est aussi l'expression d'une personnalité de la diaspora zanzibarite. Parti à la redécouverte de ses origines, l'auteur accompagné de son fils parcourt les lieux de son enfance et fait resurgir l'histoire des Khoja shi'ites ithna'asheri de l'île. Une documentation textuelle et iconographique de qualité se mêle aux impressions personnelles, à une certaine mélancolie et donne à penser, avec sensibilité, ce qu'est l'appartenance à une composante diasporique des sociétés plurielles réparties dans l'océan Indien.

23. http://home.globalfrontiers.com/Zanzibar/
24. Ainsi des renvois bibliographiques ou des liens informatiques indiquent les sources utilisées et celles permettant d'approfondir une question.
25. http://www.angelfire.com/nf/abdulsf/

Le premier constat sur l'émergence et le développement rapide d'Internet, dans le contexte des sociétés swahili, est celui d'un paradoxe apparent. Nous avons affaire à une technologie moderne, en évolution, mobilisant des connaissances technologiques nouvelles et s'implantant rapidement dans des sociétés plurielles qu'on disait affaiblies et marginalisées depuis la colonisation et l'émancipation politique des Etats africains contemporains. De fait, Internet permet d'abroger l'éloignement géographique et, pour une part, d'effacer les délais de voyage, ceux nécessaires à l'entretien des liens communautaires et confessionnels, dans les diasporas. Cependant, bien que figurant l'innovation technologique, bien qu'influant sur la temporalité et la nature des échanges, Internet ne bouleverse pas pour autant le contenu de ces échanges, comme il repose toujours sur des modèles anciens de relations sociales. Ainsi, nous l'avons vu à propos des *baraza* de Zanzibar, des *bangwe* comoriens et des stratégies unitaires chez les shi'ites duodécimains. Internet, instrument de la modernité, permet de consolider des traditions, de renforcer ou d'approfondir des croyances anciennes, de revivifier des racines. Il ajoute de la cohésion locale en réduisant les distances et les dispersions. Dans le même temps, il ouvre les groupes utilisateurs sur le monde, ce qui revient à dire qu'il les rend plus visibles, notamment ceux, menacés, qui historiquement s'étaient accommodés de la dissimulation, voire du secret. Par l'effet de la navigation virtuelle, il peut aussi entraîner les individus, et à leur suite des formations humaines, vers d'autres sites potentiellement désintégrateurs, dans le sens où ils proposent d'autres identifications en élargissant les cercles d'appartenance. L'usage d'Internet n'est qu'une modalité nouvelle des dynamiques humaines, mais avec des particularités à rechercher dans l'accélération du temps, c'est-à-dire des effets sociaux, et dans une nouvelle abstraction des échanges résidant dans la virtualité de ceux-ci. Internet est devenu un grand chantier des communications humaines, pour les acteurs eux-mêmes et pour les chercheurs en sciences sociales.

JEAN-CLAUDE PENRAD EST MAÎTRE DE CONFÉRENCES EN ANTHROPOLOGIE
Jean-Claude.Penrad@ehess.fr